

Au fur et à mesure de leur avancée, de plus en plus de personnes s'amassèrent à leurs côtés, se dirigeant vers la même destination, le même idéal de sécurité que représentait le noyau dur de la cité. De plus en plus populeuses, les ruelles qu'ils empruntaient devenaient de moins en moins praticables, de plus en plus dangereuses, car tous fuyaient et dans cette fuite avait disparu la tempérance que la *cité* leur avait inculquée. Les plus rapides, les plus forts et les plus apeurés filaient au travers de la masse des habitants comme si ces derniers avaient été fait d'eau et les repoussaient comme ils l'auraient fait d'herbes trop hautes qui leur auraient limité la vue, créant au milieu des espaces étroits qu'Odia et sa famille arpentaient des artères dans leur sillage qui presque immédiatement se refermaient, emportant en leur centre celles et ceux qui avaient subi ce courant plus fort et qui, ne pouvant lutter contre l'attraction que générait sur eux l'espace redevenu vaquant mais plein de l'inertie qui leur avait été imprimée, s'effondraient parfois, créant des masses de chair que personne ne semblait voir, les culbutant, les écrasant, les oubliant aussitôt que le contact était rompu, sans aucune considération ni aucun remord, tels des herbes folles le long d'un chemin de pierre. Puis venaient les personnes que la nature avait doté d'un équilibre supérieur, des individus qui parvenaient à se glisser dans les interstices qui séparaient les gens, les petites failles et les écarts spontanés qui n'auraient jamais dû pouvoir recevoir la présence de quiconque mais dans lesquels ils parvenaient à se frayer un chemin malgré tout. Ces personnes ne semblaient être suivies par personne, ne suivre personne, solitaires qui, grâce à, ou peut-être à cause de cette habileté qui était la leur, disparaissaient aussi rapidement qu'ils étaient apparus, comme si leur vie n'avait été que cela, une immense suite de moments qui s'effaçaient pour que vienne le prochain. Ensuite se démarquaient les groupes les plus nombreux qui, forts de la quantité, formaient une sorte de mur mouvant dont l'avancée inexorable menaçait tout individu qui n'aurait pas eu la chance ou la présence d'esprit de s'écarter afin de ne pas gêner leur passage. Ces masses, le plus souvent des familles complètes qu'enrichissaient serviteurs et aides, étaient organisées selon un schéma aisément reconnaissable: les jeunes adultes formaient la première ligne et fendaient le milieu environnant tout en servant de rempart pour la deuxième ligne, les plus jeunes et les plus âgés, qui eux-mêmes étaient suivis par les adolescents et les personnes mûres, dont le rôle était d'empêcher que la deuxième ligne ne s'effondre et de rattraper les éléments de leur groupe qui n'auraient pas réussi à échapper aux embûches qui parsemaient leur parcours. Cette formation, dont un exemple flagrant aurait emporté Heide Ilin et Olida Ter si Pavel Tel ne leur avait crié au dernier moment de trouver refuge sur un perron, était aux yeux d'Odia la plus dangereuse, car elle ne

laissait de place pour rien d'autre que ce qui la constituait. Tel un glissement de terrain ou une avalanche, sa force ne trouverait le repos que lorsque la plus haute entropie aurait été atteinte et que plus aucun mouvement n'aurait été considéré comme nécessaire pour elle. Entre son point de départ et son arrivée, elle repoussait tout, ne laissait entrer rien ni personne dans ses rangs. Elle était une force inexorable qui se dirigeait vers son but de la manière la plus directe possible, sans prendre garde à ce qui l'entourait ou aux dommages qu'elle pouvait causer, inexorable comme seul le temps et la mort peuvent l'être. Enfin, il y avait tous les autres, les groupes comme celui des Cin Vaaler ou des individus isolés qui tentaient de parvenir à leur fin en occupant le moins de place possible; ces groupes-là avaient rapidement trouvé refuge à la périphérie des ruelles, au plus proche des murs, conservaient leur intégrité en assurant une liaison entre leurs membres grâce à des cordes, des draps ou tout simplement leurs mains et tentaient, autant que faire se peut, de ne pas trébucher ni de se faire happer par les flux puissants qui filaient à côté d'eux. Tous ne parvenaient pas à esquiver ces périls, et Odia entendait plutôt qu'elle ne voyait ces personnes que la rue avalait, et l'intensité des cris et les supplications qu'elle percevait du coeur du tumulte, bien que déformés par sa blessure, n'en étaient pas moins déchirantes. Mais le mouvement qui la poussait en avant ne cessait pas et la tirait toujours plus loin et toujours plus proches de ces hurlements qui se dissipaient dans le claquement des talons sans lui donner la moindre possibilité de lui permettre d'agir, créant à sa suite ses questions suspendues, son flot de regrets.

Puis la rue s'ouvrit et le rythme ambiant diminua d'un cran tandis que l'oppression du nombre s'intensifia. Ils venaient de pénétrer dans une des artères principales de la cité.

«Regardez, là!» hurla Pavel Tel tandis que du doigt il montrait un des agents de la police de la ville qui tentait sans grand espoir de générer une certaine logique dans le courant des habitants. Cependant, son visage n'exprimait rien d'autre que le désespoir. Il avait beau crier, faire de grands gestes afin de se faire remarquer par la foule, personne ne l'écoutait, personne ne s'arrêtait, car il faisait face à un mouvement inexorable, celui de la fuite, alors que lui n'était que statique, et à cause de cette différence fondamentale, il était invisible pour le reste du monde.

La famille Cin Vaaler le dépassa, pressée par derrière de se rendre jusqu'à la place centrale où toute la ville semblaient vouloir se rendre. Odia sentait que ses jambes avaient de plus en plus de mal à la porter et que chaque mètre recelait plus de danger que le précédent. Elle voulut en informer Fin Gea qui se trouvait légèrement devant elle, sur sa droite, mais sa main

glissait tout juste hors de portée à chaque tentative, comme si le corps de son amie n'était plus fait de matière mais était celui d'un fantôme. Elle l'appela mais Fin Gea ne l'entendit pas. Elle cria son nom mais les sons semblaient s'effacer avant d'atteindre la conscience de son amie. Elle poussa aussi fort qu'elle le put sur ses jambes afin de pouvoir arriver au niveau de son aînée mais elle échoua.

Et elle glissa. Était-ce une dalle un peu descellée? Était-ce un objet abandonné? Était-ce un corps? Elle ne le sut pas. Il n'y eut que la chute, lente, implacable, pesante de son propre corps qui allait frapper le sol qui semblait s'avancer vers elle au rythme d'un corps qui coule. Par réflexe elle porta ses avant-bras devant elle et l'instant d'après une douleur électrique se déchaîna en elle de toutes parts. Des pieds vinrent lui écraser les mains et les jambes, frapper ses reins, pénétrer son estomac, heurter son visage. Elle allait mourir. Il n'y avait pas d'autre issue. Des centaines de personnes la roueraient de coups sans même s'apercevoir de sa présence et elle mourrait là, cadavre parmi les cadavres, défigurée, anonyme, oubliée.

D'un coup, elle fut debout. Elle sentait qu'on la portait, qu'elle ne touchait plus le sol, qu'on l'avait sauvée. Elle se blottit, se fit aussi petite qu'elle le pouvait, son bras droit autour du cou de son sauveur et ses genoux sous son menton, attendant que le course s'arrête, qu'on la dépose et qu'elle remercie cette personne qui l'avait retirée de l'enfer.

Le mouvement s'arrêta bientôt et une voix lui demanda de lâcher prise. Elle se détendit, toucha les pierres lourdes qui constituaient le bord de l'avenue et se tourna vers Pavel Tel qui la regardait, heureux de l'avoir sauvée, son oeil gauche rouge du sang qui sortait de son sourcil meurtri.

«Maître Pavel Tel» cria Odia, «vous... vous êtes blessé!» Elle voulut prendre un morceau de tissu pour éponger le sang qui continuait de sortir de la plaie mais elle se rendit compte qu'ils étaient seuls, que les autres ne les avaient pas suivis. Un sentiment de profonde solitude l'envahit vint se lier à une reconnaissance sans fin pour le jeune homme et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

«Ça va, Odia», lui demanda Pavel Tel, à genoux devant elle. «Es-tu blessée? As-tu mal?»

- Non, non ça va» parvint-elle à répondre entre deux hoquets. «Ce n'est rien. Mais comment allons-nous faire pour retrouver les autres?»

- Ne t'en fais pas pour ça» la rassura Pavel Tel. «Allons d'abord jusqu'à la place centrale, nous aviserons ensuite. Tu peux marcher?»

Odia fit signe que oui mais au moment de poser son pied sur le sol, une douleur aiguë la fit tomber. Pavel Tel s'accroupit à son côté et souleva sa robe jusqu'au niveau de son tibia droit qu'une énorme ecchymose boursouflée teintait de violet. Pavel frôla la blessure et Odia se mordit la lèvre pour garder la douleur en elle.

«Très bien» reprit Pavel Tel. «Je vais te porter.

- Non, jeune maître, je...

- Odia!» dit-il de sa voix la plus imposante, «ce n'est pas une question. Je *vais* te porter. Passe tes bras autour de mon cou et tes jambes autour de ma taille quand je te le dirai.»

Il se retourna, toujours accroupi, et prononça son ordre. Odia s'exécuta et l'instant suivant ils étaient de nouveau dans le courant, marchant au rythme des plus lents, prenant garde à chaque pas, à chaque mouvement de foule. Le flot était de plus en plus important autour d'eux, avait quitté son état presque aqueux pour celui plus abrasif du sable. Odia estima qu'ils devaient être cinq ou six cents à présent, tous se dirigeant vers le même lieu. Y aurait-il assez de place pour tout le monde, se demanda-t-elle tout bas. Allaient-ils pouvoir tous se mettre à l'abri derrière les murs du fort dont avait parlé son maître?

«Oui» lui répondit Pavel Tel, qui avait entendu ses chuchotements. «La place centrale peut accueillir toute la ville et même plus que cela. Elle a été bâtie pour. Tu n'as jamais été sur la place lors des festivités de la Guilde?

- Non» répondit-elle. «Je n'aime pas les endroits où il y a trop de monde. Et puis, durant les grandes manifestations, il y a toujours tellement à faire à la maison. Je n'aurais pas eu le temps.

- Nous t'avons vraiment donné beaucoup de travail, n'est-ce pas?

- Ô! non, jeune maître. Jamais» dit Odia dans un souffle. «Je n'ai jamais pensé cela. J'ai toujours pensé que ce que je faisais était si peu pour tout ce que vous m'avez donné. J'aurais aimé pouvoir en faire plus!

- Je vais me souvenir de ce que tu as dit, Odia. Quand tout cela sera fini, compte sur moi pour te donner encore plus de choses à faire!»

Odia sentit que Pavel Tel essayait de détendre un peu l'atmosphère qui les suivait depuis le premier choc qui les avait frappés en parlant de l'après, que c'était sa manière de lui redonner courage et peut-être d'en retrouver également un peu pour lui-même, aussi Odia rapprocha sa bouche de son oreille et le remercia, puis posa son menton sur son épaule et garda le silence. Comment serait le lendemain? Elle ne pouvait l'imaginer avec exactitude mais pour

elle, à ce moment-là, il ne pouvait être que semblable à ce qu'avait été le début de cette journée. Une fois l'ordre rétabli, ils retrouveraient leur maison, leurs lits, leurs nourritures et leurs habitudes. Elle pourrait se lever aux esquisses de l'aurore et préparer le petit-déjeuner pour toute la famille.

Mais Dem Cin Vaaler ne serait plus là.

Une profonde nostalgie s'empara d'Odia à cette pensée. Comment allait être la vie dans la demeure sans cette femme si charmante et si belle qui dispensait tant d'amour à tout le monde? Comment combler le manque qu'elle allait laisser dans leur cœur? Odia sentit qu'elle allait se remettre à pleurer mais Pavel Tel l'interrompit en poussant un cri qui ne lui était pas destiné. Odia regarda devant elle et vit le reste de la famille postée sur le côté de la rue qui les attendait, et l'expression de leur visage dissipa toute la tristesse qui était en train de s'accumuler en Odia.

«Vous êtes saufs» cria Olida Ter en se jetant au cou de son frère, écrasant Odia sur sa poitrine par la même occasion. «Nous avons eu tellement peur! Mais, ton visage!

- Ce n'est rien» répondit le jeune homme tout en déposant Odia sur des marches. «Odia était tombée et quelqu'un m'a frappé pendant que je me penchais pour la récupérer. Mais ça va» confirma-t-il en repoussant la main de sa sœur avec douceur. «Ça ne me fait même pas mal. Par contre, Odia s'est fait une vilaine blessure à la jambe droite. Je pense qu'une poche de sang est en train de s'y former. Il va falloir percer ça ou la pression va devenir insupportable.»

Heide Ilin plongea immédiatement ses mains dans son sac et en ressortit un petit nécessaire de couture dont elle retira une aiguille qu'elle entreprit immédiatement de chauffer à la flamme que Fin Gea avait produite du petit briquet qu'elle tenait. Odia prit le sac de Heide Ilin, en sortit un vêtement qu'elle roula et qu'elle mordit de toutes ses forces, attendant le coup qui viendrait percer sa plaie.

À sa grande surprise, et bien que la douleur de la piqûre fut intense, elle en ressentit plus de soulagement qu'autre chose. Dès que l'aiguille perça sa peau, elle sentit que tout son organisme se détendait, comme libéré de chaînes trop serrées. Le sang coula sur sa peau et cela la fascina. Elle resta assise, hypnotisée par le liquide rouge qui sortait d'elle, tandis qu'à côté d'elle, les deux servantes s'affairaient à désinfecter les contours de sa plaie. Un peu plus loin, les deux enfants et leur père discutaient de leur prochain mouvement.

«Si nous nous perdons de vue sur la place, il y a une statue du premier colonel de la garnison, du côté nord, qui se trouve assez proche des colonnades. On se retrouvera autour

d'elle. Compris?» demanda Seur Cin Vaaler.

«Compris» confirma Pavel Tel.

«Chérie», prononça Seur Cin Vaaler à l'intention de sa fille, «tu m'as entendu?»

Mais Olida Ter ne lui répondit pas. Son regard était fixé devant elle, sur la foule qui ne cessait de se déverser, et cela semblait provoquer en elle une sorte de malaise. Elle réfléchissait. Non pas comme elle le faisait la plupart du temps. Durant ses moments-là, son visage, bien qu'étant l'expression de sa concentration, conservait toujours une sorte de sérénité qui venait du plaisir qu'elle avait à laisser ainsi aller son esprit. Mais pas cette fois. Cette fois, elle semblait faire face à un problème apparemment insoluble. Ses sourcils étaient froncés, son visage était dirigé vers le sol, ses lèvres étaient pâles de la pression qu'elles exerçaient sur elles-mêmes et les muscles de ses mâchoires apparaissaient et disparaissaient comme si elle était en pleine conversation avec elle-même, formant des mots destinés à elle seule. Son père voulut la questionner mais elle dressa son doigt devant elle pour signifier qu'elle était consciente de ce qui se trouvait autour d'elle. Elle avait besoin de temps pour finir de compiler les informations et de les organiser. À ce moment-là seulement elle réintégrerait le réel. Pas avant. Aussi, pendant une longue minute, personne ne parla. Tous la regardaient, attendant que de ce cerveau brillant sorte cette idée qui semblait être plus importante que tout.

«Vous ne trouvez pas ça bizarre» dit-elle sans que son regard ne change, «que tous les gens que nous croisons semblent se diriger vers le centre de la ville?»

- Tout le monde se rend sur la place centrale car c'est là qu'ils seront le plus à l'abri» dit son père.

- Oui, sans doute, mais... Quand nous avons décidé de nous rendre au centre de la ville, c'était parce que la lumière que nous avons vue se trouvait dans la direction opposée, on est d'accord?

- Et bien... oui, tu as raison, en effet» confirma son père. «La lumière venait bien de l'extérieur de la ville. Mais c'est normal, non? Si la ville est attaquée, l'attaque vient forcément de l'extérieur.

- Oui, jusque là, c'est normal. Mais pour les personnes qui habitent au nord-ouest de la ville, la lumière devait provenir du plein est, vrai?

- Vrai.

- Donc pourquoi aller au sud-est? La logique voudrait qu'ils aillent à l'ouest.

- Je ne crois pas que les gens aient plus réfléchi que ça», glissa son frère. «Si nous

sommes attaqués, on trouve refuge là où on sait pouvoir être protégés. Dans le cas de notre ville, c'est le fort de garnison de la place centrale.

- Oui, oui» confirma Olida Tel, «vous avez raison, mais quelque chose m'échappe... Je le sens. il y a quelque chose de *très important* qui m'échappe!

- Et que conseillerais-tu de faire, ma fille» demanda Seur Cin Vaaler qui connaissait mieux que quiconque l'intelligence de sa fille.

«Je ne sais pas, mais je n'irais pas sur la place centrale. J'ai le sentiment que c'est exactement là qu'il ne faut pas aller. Attendez!» lâcha-t-elle tout en sautant droit devant elle jusqu'à une femme d'une quarantaine d'années qui venait de passer à côté d'eux. «Excusez-moi madame, j'ai une question!

- Lâchez-moi!» cria la femme en se débattant et en reprenant sa route.

«Garce!» cracha Olida Ter entre ses dents. «Éh! Vous! Monseur!» dit-elle à l'adresse d'un homme dans la trentaine au regard hagard. «J'ai une question à vous poser!» Mais l'homme ne s'arrêta pas. Il continua son chemin sans un mot ni un regard, suivit par une enfant d'environ dix ans qui s'accrochait à sa poche de pantalon de toute la force de sa main. «Sang noir! Je vais bien trouver quelqu'un qui me répondra! Oh, vous, là!» dit-elle à une tierce personne, une femme d'à peu près son âge, «tu habites où?»

La jeune femme voulut esquiver Olida Ter mais cette dernière l'empoigna par le col et la tira hors de la foule d'un geste violent avant de la plaquer contre le mur: «Je t'ai posé une question! Où habitais-tu? D'où est-ce que tu viens?!» La femme prise de panique se mit à hurler mais Olida Ter d'un geste large la gifla, brisant le cri de la jeune femme qui porta la main à son visage, éberluée, presque en état de choc. «Où! Habitais! Tu!?» s'égosilla Olida Ter! «Réponds-moi ou tu t'en reprendras une autre!

- Le... le neuvième quartier!

- Et tu fuis quoi comme ça?! Qu'est-ce que tu as vu!?

- Mais vous êtes folle! Lâchez-moi!»

Olida la gifla une seconde fois. Son père voulut l'arrêter mais Pavel Tel s'interposa, lui faisant signe de rester où il était. Il avait compris ce que sa soeur faisait.

«Réponds à ma question!» Le visage d'Olida Ter était brûlant de rage.

«J'ai vu une lumière intense! Et puis une partie de ma maison s'est effondrée! Mon père et ma mère sont toujours sous les décombres! Ils sont peut-être morts, je ne sais pas! Lâchez-moi!

- Dernière question! D'où venait la lumière!? Précisément!

- De l'extérieur de la ville, en direction d'Olod-Mar!»

Olida Ter se figea, puis d'un geste sec relâcha la jeune femme qui s'écarta d'un bond et se mit à courir aussi vite qu'elle le put.

«Pourquoi tu as fait ça, Olida Ter!» dit son père d'un ton impératif et dur! «Tu es folle!

- Non, père, je ne suis pas folle. Et maintenant je sais.» Olida Ter se retourna, s'adossa au mur et se laissa glisser jusque sur le sol à côté d'Odia, sa main droite massant sa main gauche rouge des chocs répétés qu'elle avait donnés. «Je pense que nous sommes encerclés.

- Quoi? Pourquoi dis-tu cela?» Son père était ébahi par les mots de sa fille.

«Je dis *je pense*, mais je suis presque sûre que c'est le cas. Cette femme. Elle vient du neuvième quartier. C'est le quartier ouest-nord-ouest. Elle a dit que la lumière était venue d'Olod-Mar, qui se trouve au nord-ouest d'ici. C'est à dire qu'il y a eu au moins deux lumières à deux endroits différents, et quelque chose me dit que si nous demandions à des personnes d'autres quartiers, ils diraient exactement la même chose: la lumière venait de l'extérieur de la ville, dans la direction opposée au centre-ville.

- Tu n'en sais rien» s'opposa son père.

«C'est vrai, je ne suis pas certaine de ce que j'avance, mais réfléchis: Donear a été détruite. La ville se trouve plein ouest. À partir de ce point, ils n'ont pu aller que dans une seule direction: l'est. Ainsi, en toute logique, ils sont arrivés depuis l'ouest par rapport à nous. S'ils avaient simplement décidé d'attaquer la ville de front, toutes les lumières qui ont été vues auraient dû partir de ce point. Or, la lumière que *nous* avons vue ne provenait pas de l'ouest, mais du nord-est. Pourquoi? Pourquoi est-ce qu'une attaque aurait été menée uniquement de ces deux points? Ça n'aurait aucun sens! Et il y a autre chose qui me dérange: pourquoi n'avons-nous vu qu'une seule lumière? Pourquoi n'y en a-t-il pas eu d'autre depuis ce moment-là? Je pense que cette première attaque n'était pas vraiment une attaque. Je pense que c'était un moyen de nous faire peur pour nous pousser à fuir et à trouver refuge dans un endroit sûr et dans la direction opposée à celle des lumières. Un peu comme lors des parties de chasse.

- Arrête! Tu n'en sais rien! Et nous n'avons vu qu'une seule lumière! Pourquoi n'aurions-nous vu qu'une seule lumière, s'il y en a eu plusieurs en même temps?

- Je ne sais pas. Peut-être tout simplement parce que la lumière que nous avons vue



était la plus proche de nous et qu'elle était assez puissante pour masquer les autres. Je sais qu'il y a plein de trous dans ce que j'ai dit et que ça ne semble pas logique ais, papa, crois-moi. Je t'en supplie, *crois-moi*. S'il y a un moment dans toute ta vie où il faut que tu me croies, c'est maintenant! Je le sens en moi. Plus nous nous rapprochons de la place centrale, plus nous sommes en danger.»

Seur Cin Vaaler regarda sa fille droit dans les yeux et elle lui renvoya son regard sans flancher. Ses traits étaient tirés mais ses yeux étaient remplis de certitude. Elle était sûre d'elle, même si, elle en était consciente, des éléments lui manquaient.

«Si tu as raison, cela veut dire que...

- Que nous sommes pris au piège, papa» confirma-t-elle. «Et je n'ai pas la solution à ce problème. Je ne *sais* pas ce qu'il faut qu'on fasse! Mais si j'ai raison, le fort centrale va être la cible principale de l'attaque, et si nous allons là-bas, nous n'aurons aucune chance de nous en sortir. Il faut que nous trouvions refuge autre part, quelque part où nous pourrions nous cacher suffisamment longtemps pour nous enfuir!»

Odia contempla Olida Ter, puis son père, puis Pavel Tel et enfin ses deux amies. Tous essayaient d'accepter ce que la jeune femme venait de leur révéler, malgré l'horreur de ses mots. Pris au piège? Mais par qui? Qui avait bien pu décider d'orchestrer cela? Qui avait bien pu vouloir entrer en guerre contre la Haute-Seigneurie? Aucun des quatre royaumes n'avaient eu d'intention belliqueuse ouvertement annoncée, personne n'avait eu vent d'aucune menace directe. Dans un cas comme dans l'autre, la ville entière aurait été avertie; de plus, jamais Donear n'aurait été attaquée avant eux. À l'ouest ne se trouvait rien, rien d'autre que l'océan? Aussi, si ce n'était pas un autre Royaume, était-ce des mages renégats, comme ce que la rumeur avait colporté? Mais pourquoi? Les incidents imputés aux mages renégats n'étaient jamais que des cas isolés, des attaques sur des demeures de campagnes ou des caravanes en transit. Jamais personne n'avait entendu parler d'une attaque de mages renégats de cette ampleur. Et, même en admettant ce fait improbable, pourquoi la Guilde de l'Oeil n'avait rien dit à ce propos. Pourquoi n'intervenait-elle pas?

Non! C'était impossible! Jamais la guilde de l'Oeil n'aurait permis qu'une telle chose se produise. Elle aurait tout fait pour endiguer le problème avant même qu'il ne se pose. Elle avait toujours agi de cette manière, à disposer des patrouilles aux quatre coins des Royaumes pour éviter toute échauffourée entre des dissidents de son ordre et les populations civiles. Par le fait même de son absence, la Guilde était hors de cause. Dans le cas contraire,

cela aurait eu pour conséquence de briser la neutralité à laquelle elle tenait tant. À moins qu'elle ne fût elle-même impliquée dans l'attaque; mais pourquoi? Dans quel but? La Guilde n'avait rien à gagner à agir ainsi. Absolument rien.

«Écoutez-moi. Je ne sais pas combien de temps nous avons devant nous avant que la véritable attaque ne commence. Nous devons trouver un endroit où nous cacher au plus vite!» dit Olida Ter tout en se relevant. «Une maison, idéalement avec une cave dont nous pourrions cacher et barricader l'entrée. Et elle doit être un peu délabrée sans pour autant menacer de s'écrouler afin de ne pas attirer l'attention des attaquants.

- Délabrée? Où veux-tu que nous trouvions une maison délabrée à Ibael-Bourg» s'exclama Pavel Tel.

- Simple. Nous pouvons soit nous rendre à la périphérie, là où la première attaque a frappé, ou alors...» elle suspendit un instant sa phrase pour regarder chacun des membres de sa famille les uns après les autres «... nous devons attendre que nos ennemis lancent un nouvel assaut.»